

Mon premier refrain... : [extrait d'un journal d'adolescent...]

Autor(en): **Romane, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568469>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'âge exquis

*Votre âge est l'âge exquis où l'on vibre le mieux,
Où le coeur confiant volontiers s'abandonne.
Où tout au fond de l'âme un bel écho résonne
Lorsqu'on a su vous dire un mot affectueux.*

*Votre âge est l'âge ardent, tendre et voluptueux
L'âge où sous les baisers le corps heureux frissonne
Tandis que le regard plus dilaté rayonne
Et qu'un cerne bleuté fait plus vastes les yeux.*

*C'est l'âge plein de foi, si beau d'être éphémère,
Où l'on croit accomplir un jour ce qu'on espère
Où l'on attend l'amour que l'on n'aura jamais.*

*Mais c'est l'âge surtout, c'est l'âge où je vous aime,
Tristes adolescents qui, tout comme moi-même,
Souffrirez par l'amour haïssable et mauvais.*

Abel Leger.

Mon premier refrain . . .

(extrait d'un journal d'adolescent . . .)

par André Romane

Faut-il porter encore une fois les regards de mon intelligence et de mon coeur vers cette première fête de mon être et qui est d'une qualité divine? M'est-il permis d'évoquer une telle présence de l'Homme et convient-il d'en noter l'aveu sur ce mince papier de mon journal de jeune garçon, sans risquer par une sottise complaisance de porter atteinte à cet enrichissant mystère?

Je sens qu'une grâce m'enveloppe et que les discours comme les écrits sont impuissants à la retenir dans les mots. Il arrive à l'homme de vivre des instants si ailés et si pleins cependant qu'il y éprouve à la fois l'incertitude trop belle du rêve et la fermeté d'une réalité enfin saisie par delà les images du temps.

O mon amour, mon premier amour; je sais bien que je ne puis pas te raconter, que chaque détail rapporté était comme un rayon de lumière

qui s'évanouirait dans les doigts, il m'est seulement permis de conserver dans mon coeur une joie incommunicable, si fugitive... Mais tu m'entends n'est-ce pas, ô mon bel Ami, un mot sur mes lèvres que tu connais, un mot sans contenu, pour beaucoup, parce que trop souvent répété, un mot simple comme: ce fut beau... un éclat dans mes yeux et qui est un reflet non encore éteint de ce qui fut hier. Le silence seul ne déçoit pas, en lui respirent encore et pour toujours nos bonheurs rassemblés. J'ai crainte d'avouer mon coeur de grand adolescent, j'ai peur de chanter mon premier refrain d'amour...

Lorsque ce jour-là, en sortant du Lycée, je me rendis chez l'un de mes amis, je pensais bien qu'il ressemblerait à tous ceux que ma vie m'avaient déjà offerts, il serait encore comme la dernière page d'un récit arrivé à son apogée... sans qu'il y eut beaucoup d'aventures. Et voici qu'il s'ouvrit sur une rayonnante perspective, sur un monde à venir.

Nous nous serrâmes la main, c'était la première démarche de je ne sais quelle grande et lumineuse route où nous devions nous engager à la suite de ces milliers d'autres garçons qui connaissent un semblable amour.

Et l'un d'entre nous déclama quelques strophes d'un poème que j'ignorais et dont j'ai su retenir ces vers qui me bouleversent encore:

Pédérastie, vertu guerrière, qui construit les chefs et les forts.

Tu sais dans la nuit meurtrière nous donner l'attrait de la mort.

Mon jeune âge qui frémissait dans la crainte d'être trop différent des autres, ma virilité naissante qui voulait se développer et qui redoutait cette espèce d'amour inlassablement critiqué autour de moi, étaient rassurés: je pouvais donc t'aimer, simplement, sans aucune gêne, non seulement c'était normal, mais encore d'une essence capable de demeurer totale, forte, invulnérable, pure, elle-même.

Nous nous regardâmes avec franchise. Tu étais placé face à moi, et je crois bien que nous n'échangeâmes pas beaucoup de mots. Mais je pensais: des merveilles sont possibles, et celles-là mêmes qui me semblaient chimères en venant ici, je ne me promettais pas un miracle tout fait, un miracle non acheté où n'interviendrait qu'un pouvoir prestigieux au bénéfice du suppliant que j'étais depuis des semaines et des mois, je voulais payer chèrement ton amour, à la façon dont un peuple laboureur paie de ses sueurs le miracle de sa vendange et de sa moisson. J'avais peur de mon départ. Je craignais que tu veuilles déjà me parler davantage... et pourtant mon coeur t'appelait très fort, l'amour ne sait pas attendre. Je suis compliqué, tu le sais, mon homme. Mais je voulais avant de te connaître transformer ma souffrance de ne t'avoir pas encore, en une resplendissante beauté, je voulais que mes sanglots et mes pleurs, ceux que je versais le soir même dans mon lit solitaire, je voulais les convertir en chants mélodieux.

Entre la noblesse de cet amour entre hommes, et le malheur que souvent il entraîne par sa continuelle séparation, entre la grandeur de cette affection et l'épreuve qui nous guettait, entre ce qui déchire l'homme et ce qui l'introduit dans un monde quasi divin, je voyais l'affirmation d'une parenté harmonieuse.

Mon Ami... ce que mes rêves d'adolescents et de jeune homme m'ont appris, ce que ton amitié amoureuse m'a révélé, mais c'est d'une pro-

fondeur que trop peu connaissent peut-être, et que je voudrais crier à tous ceux qui nous méprisent, qui nous salissent...

Notre amour ne nous permet pas la paix. Il ne nous permet pas les attitudes. Il ne nous permet pas les complaisances et la satisfaction. Parce qu'il exaspère la distension intime de l'être, il porte le sentiment tragique à sa plus haute puissance et à sa plus atroce intériorité. Ah l'amour entre garçons n'est pas une marche facile, de victoire en victoire, alors il ne serait pas intéressant, alors il serait condamnable, il est bien plutôt une montée pénible laborieuse, douloureuse de revanche en revanche.

En t'aimant je voulais l'Homme, et sa force, et sa vitalité, et son caractère, et son intelligence... et tous ces attributs je voulais les trouver en tes attitudes, en tes paroles, en tes sentences, en tes travaux. Je voulais les connaître avec ta Pensée comme avec ton Corps, inséparables l'un et l'autre.

Et nous nous sommes quittés ce soir-là, ô mon beau garçon, mais nous savions bien que désormais nous étions l'un pour l'autre.

Le coeur de l'homme se gonfle d'énergies inconnues quand son imagination l'enchanté, quand l'appel de la noblesse le transporte. Je vivais mieux.

Et nous nous sommes revus... et nous nous sommes tus encore longtemps. Le corps de chacun par des chemins éternellement identiques et différents s'est approché de l'autre afin de le connaître et par lui l'Esprit, dont il est le tabernacle combien riche et merveilleux. Comme je voudrais en ce refrain de mon premier amour chanter le corps de l'Homme, l'Esprit de l'homme.

J'ai acquis cette certitude intérieure, qui se dérobe à tout récit parce que l'événement ne s'égrène pas dans la succession des images mais se dépose au fond du coeur et le touche en un point sans dimension, cette lumière toute fraîche du matin, dans l'aube de la montagne qui nous apprend que nous avons des yeux nouveaux pour voir autrement le monde et qui nous apprend à respecter tout ce qui est humain, oui, notre amour, nous fait des dieux. il élargit notre horizon; grâce à lui nous savons mieux regarder que les autres, mieux respecter toutes choses, nous savons mieux aimer sans retour, nous savons être des «essences».

Et nous nous sommes vus souvent, et nous nous sommes parlés. Et chaque jour notre coeur chantait le renouveau. «Nous marchions dans une sorte d'extase d'allégresse silencieuse, d'exaltation des sens et de la chair.»

Journal intime je ne te confierai pas nos enlacements, nos appels frénétiques de l'Absolu et de l'Infini, mais je voudrais écrire en lettres de sang et pour le monde entier d'aujourd'hui et de demain: nous avons choisi la meilleure part. Elle ne nous sera pas ôtée. Elle ne peut pas nous être retirée. Non, il n'est pas vrai que des millions d'êtres parsemés sur toutes les faces du globe et à travers tous les siècles se soient trompés ou aient été des anormaux. Oh! mes 15—18 ans de souffrances intolérables où je me répétais, le coeur lourd, les yeux embués de larmes que je devais être un monstre, un vicieux, vous avez été lavés dans la pureté de cet amour fort et viril. Ah oui, certains triomphent, sachant les faiblesses de beaucoup, mais je vous en citerai bien d'autres et des plus

fameuses et des plus solennelles et partout ailleurs. Mais la mesure du courage humain ne s'inscrit pas sur une courbe triomphalement tendue; ce sont les logiciens qui parlent de suite progressivement constante. La vie, la nôtre comme celle des autres s'affirme par bonds, par étés glorieux surgissant des hivers. Chez nous aussi il y a les joyeuses audaces de l'héroïsme.

Aujourd'hui, après avoir connu toutes les formes de cet amour des forts sur les dernières lignes de ce journal je dirai une fois encore: mon bel ami, au corps admirablement dessiné, ton large front qui semblait indiquer tes profondes connaissances humaines, tes lèvres source de ce VERBE, parole de mon Homme qu'interminablement j'entends quand tu t'en viens vers moi, proche ou lointain, et que nos deux Verbes se confondent, corps musclé et riche, corps trop aimé en mon corps, ô toi, qui fus TOUT, par qui j'ai connu l'UNION vainement recherchée seul et dans mes manuels, union de l'essence et de l'existence, ô toi, qui fus l'autre moi-même, en qui je me retrouvais meilleur et davantage homme. ô toi, je te salue avec les cloches de LA RESURRECTION.

L'enlèvement de Ganymède

par André

(Fin.)

Hélène, à voix basse, conseillait les plus riches, en leur soufflant à l'oreille qu'elle leur procurerait peut-être le moyen d'entrer dans la chambre de l'échanson. Après la fatigue du jour, celui-ci tombait en soupirant sur le lit parfumé dont il savait que bientôt un pas titubant, un souffle aviné, des mains fébriles s'approcheraient au travers de la nuit... A quoi bon défendre son corps contre ces désirs importuns? Il ruisselaient sans laisser de traces. La source était publique; ils y laissaient boire tous ceux qui voulaient y puiser. Les voluptés qu'on lui imposait, bien différentes de celle qu'il avait goûtées dans les bras d'Alexis, passaient sur lui comme un nuage sur la mer. Il crispait les mains, serrait les dents pour ne rien trahir et raidi contre lui-même, faisait intérieurement hommage à un autre des jouissances que cent indifférents tiraient de son corps. Tandis qu'une sueur de résistance perlait à ses tempes, il associait le souvenir de l'amant perdu aux pures altitudes et ranimait son courage en invoquant leur souffle merveilleux.

L'hôtellerie prospéra. Hélène et Aristippe comprenant que Ganymède était le principal attrait du lieu, s'adoucirent à son égard. Ils le dispensèrent des travaux susceptibles de gâter la finesse de son teint et le réservèrent à des hôtes de choix. Ganymède, plus libre, aurait pu s'échapper: mais le souvenir de Cléone et de Callicrate, les infirmités de son père l'attachaient au platane sous lequel il avait vécu. En outre, rien ne l'attirait au dehors. Chacune de ses sorties lui réservait une humiliation car les paysans qui le tenaient pour un prostitué, se détournaient